

LA DIFFICULTÉ
D'ÊTRE BON

De l'art subtil du dharma

GURCHARAN DAS

LA DIFFICULTÉ
D'ÊTRE BON

De l'art subtil du dharma

Traduit de l'anglais
par Viviane Tourtet

[Extrait]

ÉDITIONS BANYAN
Paris

Titre original :
The Difficulty of Being Good – On the Subtle
© Gurcharan Das, 2012

© Éditions Banyan, 2017
pour la traduction française
ISBN : 979-10-96596-01-0

Illustration couverture :
Guillaume le Guillou, 2017

www.editions-banyan.com

AVANT-PROPOS

Je prends un congé sabbatique

« Ce qui se trouve ici se trouve ailleurs.
Ce qui n'est pas ici n'est nulle part »

— Mahabharata I.56.34-35

Au printemps 2002, je décidai de prendre une année sabbatique. Ma femme trouva cette résolution étrange. Elle avait pris goût à nos vacances coutumières, quand, armés de chapeaux, de guides bleus et verts, nous crapa-hutions sur des amas de pierres de temple, dans des endroits lointains tels que Khajuraho et Angkor. Elle appréciait aussi nos visites dans notre maison au bord de la mer, près d'Alibagh, où nous nous rendions avec une dizaine de livres et ne faisons rien d'autre que lire. Mais elle était intriguée à la perspective d'un congé sabbatique.

Alors qu'elle allait se lever de sa chaise, je m'empressai de m'expliquer. J'avais étudié la philosophie et lu les grands classiques de l'Occident pendant mes années d'université. Mais je n'avais jamais lu les classiques de mon propre pays. Tout ce que j'étais parvenu à faire, c'était à assister au cours de sanskrit de Daniel Ingall à Harvard, durant le premier cycle universitaire. À présent, quarante ans plus tard, j'aspirais à revenir en arrière et à lire les textes de l'Inde classique, sinon dans l'original, au moins avec un lettré de sanskrit dans les parages. Ma femme me lança un regard sceptique et, après une pause, elle dit : « C'est un peu tard dans la journée pour une crise de la quarantaine, non ? » Je l'observai – c'était encore une jolie femme, avec une très belle peau. « Pourquoi n'irait-on pas plutôt sur la côte turque » ajouta-t-elle.

Après une carrière très prenante, menée au sein de sociétés multinationales dans six pays, j'avais pris une retraite anticipée à cinquante ans pour devenir écrivain à plein temps. Ma femme et moi nous étions installés à Delhi, où je commençai à écrire une chronique dominicale dans le Times of India et d'autres journaux. Je parcourus le pays de long en large dans les années 1990 et de ces voyages résulta un livre, « India Unbound ». J'y écrivis sur la croissance économique de l'Inde et conclus qu'il était de plus en plus possible de croire que bientôt, peut-être pour la première fois de l'histoire, les Indiens émergeraient d'une lutte contre la misère, dans une époque où la grande majorité vivrait confortablement.

La prospérité avait en effet commencé à se répandre en Inde, mais pas la bienveillance. J'étais en colère et troublé, début 2009, par un scandale qui mettait en cause notre conception du succès mondial. B. Ramalinga Raju avait bâti, grâce à son talent, à ses compétences et à son dévouement, une remarquable et respectable société informatique. Il commit ensuite la plus importante fraude de l'histoire des grandes compagnies indiennes en escroquant sa compagnie, soit : 713 millions de roupies. Il en résulta que le public - les investisseurs indiens, mais aussi étrangers - perdirent environ 23000 crores de roupies dans la valeur de leurs parts, et que les 50 000 employés de Satyam furent confrontés à un avenir incertain.

J'avais fait la connaissance de Raju dix ans plus tôt. Je l'avais regardé dans les yeux et j'y avais vu de la sincérité, de la compétence et un objectif ambitieux. Peu de temps après, j'avais rencontré une de ses clientes aux États-Unis et elle m'avait parlé en termes élogieux de l'attachement de Satyam à la qualité, à la confiance et à l'intégrité. Il n'y a pas de plus grand hommage que celui d'un client satisfait, passionné, et cela expliqua à mon esprit embrumé, du moins en partie, pourquoi l'Inde était devenue la deuxième économie mondiale en termes de taux de croissance. Pourquoi une personne aux réalisations si évidentes, qui ne manquait de rien dans la vie, devrait-elle en venir au crime ? Quelle était la nature de l'échec moral dans le cas des banquiers d'investissement à Wall Street qui mirent l'économie mondiale à genoux en 2008 ? L'avidité est une réponse trop simple. Il devait y avoir autre chose.

Je me demandai si l'épopée sanskrite, le Mahabharata, détenait des réponses. L'épopée fourmille de questions sur le bien et le mal, elle n'a de cesse d'analyser les échecs humains. Contrairement aux épopées grecques, où le héros accomplit une mauvaise action, mais s'en tire sans problème, l'action s'arrête dans le Mahabharata jusqu'à ce que chaque personnage ait considéré le dilemme moral sous tous les angles possibles. Dans l'épopée indienne, l'harmonie et le bonheur n'adviennent dans une société qu'à travers un comportement basé sur le dharma – terme complexe qui désigne tout à la fois la vertu, le devoir et la loi, mais évoque avant tout le souci d'agir comme il convient. Serais-je capable de définir un idéal véritable de la vertu civique à partir du texte fondateur de l'Inde ?

L'échec moral avait envahi notre vie publique et planait au-dessus d'elle comme le brouillard de Delhi. Un membre sur cinq du Parlement indien élu en 2004 avait fait l'objet de poursuites criminelles. Une étude réalisée par un universitaire de Harvard avait établi que dans les écoles primaires publiques un professeur sur quatre pratiquait l'absentéisme et qu'un sur quatre n'enseignait tout simplement pas. Une étude de la Banque mondiale avait montré que deux médecins sur cinq ne se présentaient pas dans les dispensaires, où 69 pour cent des médicaments étaient volés. Un conducteur de cyclo-rickshaw à Kanpur payait régulièrement un cinquième de ce qu'il gagnait chaque jour en pots-de-vin à la police. Un fermier ne pouvait espérer obtenir un titre foncier authentique pour ses terres sans soudoyer un fonctionnaire des impôts, et ceci même après l'humiliante épreuve d'innombrables visites au bureau concerné.

Désespéré, je voyais les professeurs – jadis révéérés comme gourous et guides moraux – faillir à leur mission envers leurs étudiants, et les dirigeants politiques, dont le devoir était de faire respecter la loi, l'enfreindre. L'abus de pouvoir est chose banale dans la plus grande démocratie du monde, et la classe politique entière s'est unie ces dernières années afin d'empêcher toute réforme politique et électorale.

C'était un spectacle étonnant que de voir le pays amorcer un virage vers la classe moyenne alors que la gouvernance était la plus effroyable. Au sein d'une économie privée florissante, les Indiens attendent désespérément la mise en place des biens publics les plus élémentaires.

Les sociologues estiment que les manquements en matière de gouvernance sont un problème d'institutions, et la solution, disent-ils, repose sur le changement des structures d'incitation visant à renforcer la responsabilisation. C'est vrai, mais ces manquements ont aussi une dimension morale.



Quand j'annonçai mon intention de passer les quelques années à venir à lire le Mahabharata, ma mère, qui vivait à 400 kilomètres de là dans l'ashram de son gourou, près de la rivière Beas, me rappela que mon agitation n'était pas conforme au troisième stade de la vie hindoue, appelée vanaprastha, ce qui signifie littéralement « celui qui va dans la forêt ». Parvenue à ce stade, la personne occupe son temps à réfléchir et à se pencher sur le sens de la vie. Ma mère jugeait que je souffrais de la « mélancolie du vanaprastha ».

Selon le mode de vie indien classique, le premier stade est celui du brahmacharya – la période de l'adolescence, alors que l'on est étudiant et célibataire. Durant le second stade, appelé garhasthya, « maître de maison », une personne produit, procréée, assure la sécurité de sa famille, tout en s'adonnant aux plaisirs terrestres. Au troisième stade, elle commence à se désengager des poursuites terrestres, et dans le quatrième et dernier stade, sannyasa, renonce au monde sur la recherche de libération spirituelle des attachements humains. Ma mère salua ma décision de prendre une retraite anticipée afin de pouvoir, selon ses termes, « vivre un troisième stade riche et prolongé ». Mais concernant le dharma et mon agitation, elle me laissa entendre que je ne m'étais pas suffisamment détaché de mes préoccupations matérielles. Si elle ne s'attendait pas à ce que je devienne un « habitant de la forêt », elle pensait que ma structure mentale restait celle d'un « médiocre maître de maison du second stade. »

J'expliquai en guise de défense que j'étais attiré par l'idée ancienne des stades de la vie, en partie parce que les textes du dharma reconnaissaient la valeur du second stade, qui était la base matérielle indispensable de la civilisation. Il était important de se le rappeler dans un pays qui était depuis longtemps fasciné par la figure romantique du « renonçant », avant même la naissance du Bouddha. Toutefois, ma mère faisait une fixation en croyant reconnaître ma « mélancolie du troisième stade. »

Durant mon second stade, j'avais eu la sensation de me réveiller chaque matin, d'aller au travail, de nourrir ma famille – seulement pour recommencer le lendemain, comme le feraient mes enfants après moi et leurs enfants après eux. À quoi tout cela rimait-il ? Parvenu au troisième stade, je voulais trouver une meilleure façon de vivre.

Mes amis et connaissances étaient incrédules. « Dis donc, qu'ai-je entendu ? Tu veux partir pour lire de vieux livres ? » me demanda-t-on à un dîner. « Ne nous dis pas que tu veux devenir religieux ! » s'exclama un autre. Ma femme commença à faire part à certains invités de mon idée de prendre une « année sabbatique », ce à quoi ils répondirent avec l'air de

sympathie de circonstance. « Dis-nous, quels livres as-tu prévu de lire ? » demanda un fonctionnaire à la retraite, « gauchiste laïc » auto-proclamé qui avait été jadis un favori du premier ministre Indira Gandhi, doté de l'accent bourru et dominateur de l'aristocrate anglais ; ce qui n'a rien de surprenant pour un ancien fonctionnaire de la vieille école. J'admis à contrecœur que j'avais l'intention de lire le Mahabharata, le Manusmriti, le Kathopanishad peut-être, et...

« Grand dieu, mon cher ! s'exclama-t-il, tu ne t'habilles pas encore en safran, quand même ? »

La remarque me choqua. Le safran est bien sûr la couleur du nationalisme hindou de droite et je m'interrogeai sur la nature d'une laïcité considérant la lecture des textes sanskrits comme un acte politique. J'étais troublé d'avoir à craindre l'intolérance de mes amis « laïcs » autant que le sectarisme de la droite hindouiste, qui était devenue une force politique au cours des vingt dernières années, avec la montée du Bharatiya Janata Party.

« Pourquoi vas-tu les lire ? », insista mon persécuteur.

« Eh bien, peut-être, pour apprendre à être bon », répondis-je avec un sourire timide.

« L'éthique hindoue n'existe pas, se moqua-t-il. Au bout du compte, tout se résume à ta place dans l'ordre hiérarchique. Franchement, c'est trop passif à mon goût, tout ce truc de non-violence de Gandhi. C'est aussi trop négatif – retenir sa colère, ne pas faire le mal, ne pas injurier. Donne-moi plutôt du Marx – ça au moins, ça va changer le monde ! »

Entouré de positions étroites et rigides des deux côtés, il devenait de plus en plus difficile d'être un « hindou libéral ». L'extrémisme des « laïcs » était une réaction à l'intolérance des nationalistes hindous qui considéraient les musulmans comme leurs ennemis naturels. Mais le mépris des laïcs à l'égard de la religion en soi les rendait peu sympathiques. Quelles sortes d'idées, me demandais-je, pourraient aider à donner du sens à la vie, quand on se trouve au milieu d'extrémistes de tous poils, convaincus d'avoir un monopole sur la vérité, certains étant même prêts à tuer pour le prouver ?



L'hindouisme n'est pas une « religion » au sens ordinaire. C'est une civilisation basée sur une vision métaphysique simple de l'unité de l'individu et de l'univers, ayant le développement personnel pour objectif. Une civilisation qui emploie des expériences mentales innovantes du yoga, qui se sont développées dans la première moitié du premier millénaire avant J.-C., ne connaît pas de « peuple élu », ni de Dieu jaloux et ne pratique pas le prosélytisme, ni ne pourchasse les hérétiques. L'hindouisme est on ne peut plus différent des grandes religions sémitiques : le christianisme, le judaïsme et l'islam. C'est pourquoi j'ai pensé que je pouvais interroger ses textes afin d'apprendre à mener une meilleure existence séculaire.

Je suis né hindou au Punjab et ai reçu une éducation hindoue. Comme beaucoup dans la classe moyenne indienne, j'ai étudié dans une école privée anglophone, qui m'a donné une « éducation moderne ». Mes deux grands-pères appartenaient à l'Arya Samaj, un mouvement réformiste qui avait vu le jour au XIXe siècle.

[...]